

RENCONTRE / A NEW YORK AVEC MARTIN REV ET ALAN VEGA

MARTIN REV ET ALAN VEGA SONT LES FONDATEURS ET LES LEADERS DU LÉGENDAIRE GROUPE ÉLECTRO-PUNK SUICIDE. LE DUO EST APPARU À NEW YORK DANS LES SEVENTIES (PREMIER CONCERT EN 1971, PREMIER ALBUM EN 1977), IL CÔTOYAIT IGGY POP, RICHARD HELL, LES RAMONES, BLONDIE, PATTI SMITH. REV MANIPULAIT DES BOÎTES À RYTHMES RUDIMENTAIRES PENDANT QUE VEGA CHANTAIT EN POUSSANT DE PETITS CRIS EFFRAYÉS. UNE PARTIE DU PUBLIC LEUR A LONGTEMPS CRACHÉ DESSUS QUAND ILS JOUAIENT SUR SCÈNE. AUJOURD'HUI, PANSONIC, ERIKM, CHRISTOPHE, KATERINE LES CITENT EN RÉFÉRENCE ET BRUCE SPRINGSTEEN A CLÔTURÉ LES CONCERTS DE SA TOURNÉE AMÉRICAINE 2005 PAR LEUR CHANSON DREAM BABY DREAM. RENCONTRE À NEW YORK AVEC DES PRÉCURSEURS DE LA MUSIQUE ÉLECTRONIQUE ACTUELLE AU MÊME RANG QUE KRAFTWERK. ILS PARLENT DE LEUR NOUVEL ALBUM SOLO RESPECTIF : *LES NYMPHES* ET *STATION* EN AVANT-PREMIÈRE POUR PARTICULES.

Leur univers était *noctif* à l'image du New York des années 1970, 80, leur musique était minimale, sombre et binaire, leur public était des punk-rockers aussi fauchés et maigres qu'eux, mais qui les haïssaient car, comme le dit Ben Vaughn (musicien), «Suicide n'avait pas de batteur». Leur rockabilly mélangé à des sons en machine était aussi trop neuf. Ils ont joué à 5 heures du matin dans des salles à demi vides où les spectateurs renversaient leur bière sur leurs propres chaussures avant d'aller s'écrouler dans les toilettes, une goutte de sang au bout du bras.

Juin 2006, grand soleil. Martin Rev est un serpent. Tout vêtu de noir, élané, la peau plissée mais blanche, il marche d'un pas souple dans *East Village*. Il poste un courrier, fait un signe, traverse le carrefour de la 4^e rue, je lui serre la main. Elle est froide. Il remet ses lunettes noires, qu'il ne quittera plus. Je regarde le *Bowery*. Nous le descendons à pied. Cinq minutes après, nous nous asseyons sur des banquettes en moleskine dans une espèce de bar, très clair et qui donne sur la rue. Tout est en faux bois ou en plastique, genre *Flunch*. Martin Rev y a des habitudes, il discute avec le serveur, qui m'explique qu'ils ne servent pas d'alcool. Ce sera un thé pour Martin Rev et un Coca pour moi. L'avantage est que nous sommes seuls et c'est calme, il n'y a ni radio ni musique. Rev est souriant et flegmatique, il saute de l'anglais au français prononcé avec un charmant accent. Il partage son temps entre New York et Montréal, «une ville calme, idéale pour travailler. J'ai un petit studio là-bas».

«L'album *American Supreme* de Suicide (2002) puis la collaboration d'Alan sur *New York Muscle* (2003) de DJ Hell ont tout changé. On est devenu connus aux Etats-Unis et les ventes ont décollé.» Alan Vega confirmera : «On est allés jouer au Texas il y a 2 ou 3 ans, chez les *Red Necks*... C'était inimaginable avant. Ils nous auraient regardés comme des zombies. J'étais un peu inquiet de la façon dont le concert allait se dérouler. Mais la salle était bondée et il y avait plein de *kids*, ils connaissaient toutes nos chansons. Nous étions étonnés et très heureux.»

La notoriété américaine réelle mais modeste, change peu de choses. Rev et Vega alternent comme ils l'ont toujours fait des projets solos et les albums de Suicide.

«Mon prochain disque, continue Martin Rev, qui a étendu ses jambes sur la banquette en moleskine, s'appelle *Les Nymphes*». «The Nymphs?!» «That's it, but in french: *Les Nymphes*». Rev se passionne pour les divinités des fleuves et des bois de l'Antiquité grecque. Dans son dos, des taxis jaunes défilent à toute allure. A l'écoute, l'album, quasi instrumental, est un mélange éclectique. Il y a la musique d'ascenseur (l'intro du disque *Les Nymphes et la Mer* est un sommet), le symbolisme autour de l'envol (*Ces nymphes, je les veux perpétuer/Si clair, / Leur incarnat léger, qu'il voltige dans l'air / Assoupi de sommeils touffus* (Mallarmé)), de la pop et du punk style Suicide (*Misery Train* qui figure sur l'album *American Supreme* est remixé sans la voix de Vega, sous le titre : *Valley of The Butterfly*).

La seconde actualité de Rev est des concerts-performances donnés avec l'artiste allemand multimédia Stefan Roloff, basé à New York. Rev joue sur des machines, Roloff improvise des projections d'images au-dessus de la scène. Une vidéo existe, elle est encore inédite : on y voit des images kaléidoscopiques s'engendrer sans fin, à l'intérieur d'un disque qui tourne à l'envers. La bande-son écrite par Rev est simple : c'est un riff de guitare répété inlassablement avec de légères ornements. Au bout d'une heure, cela s'arrête. L'effet est hypnotisant. A écouter très fort et à regarder dans le noir.



Le soir, un mail de mon ami Richard D., m'attend : «Je me rappelle de Suicide, je les ai vus aux Bains-Douches à Paris en 78. On était une grosse dizaine dans la boîte dont les abrutis de *Taxi Girl* qui s'amusaient à démonter la scène en arrachant les planches une à une, jusqu'à ce que Vega se retrouve dos au mur, claqué un bras d'honneur et qu'avec Rev, ils se barrent. Une demi-heure à tout casser».

Trois jours après Martin Rev, j'ai rendez-vous avec Alan Vega, chez lui et sa femme Liz. Changement d'ambiance. Les titres de leurs prochains albums sont d'ailleurs éloquentes. Pour Rev : *Les Nymphes et la Mer, Sophie Eagle, Venise, Phaeton, Valley of the Butterfly, Dragonfly, Daphné*. Pour Vega : *Freedom's Smashed, Psychopatha, Crime Street Cree, Gun God Game, Devastated, Swastika Eyes, Warrior Fight Fa Ya Life*. L'on se demande quelle vision du monde les deux hommes partagent ?

Autant Rev a la voix douce et une dégaine de jeune homme autant Vega parle en crachant des pierres et semble avoir été jeté par la portière ouverte d'une Ford Mustang. «Les flics de ce pays et l'Etat sont censés protéger les gens, en fait ils sont des dangers pour la population». Le ton est donné. Tout en Vega, un homme affable et doux, brille d'un éclat sombre. A l'image de l'extraordinaire chanson *Franky Teardrop* sur le premier album de Suicide, il semble toujours raconter une chasse à l'homme dans une rue, la nuit. «*Station*, mon nouvel album, est violent, très violent. L'un des plus noirs de ma carrière». Vega a aussi conscience de qui il est : une légende. «A la fin du concert, je suis allé voir Bruce Springsteen dans les loges. Il venait de terminer son show devant 60 000 personnes, par ma chanson *Dream Baby Dream*. J'avais pleuré. Il m'a serré contre lui et m'a dit : si Elvis Presley revenait sur terre, ce serait toi».

Dans l'appartement, un grand poster d'Elvis, en pied, est accroché au mur. Il y a aussi un

« A LA FIN DU CONCERT,
JE SUIS ALLÉ VOIR
BRUCE SPRINGSTEEN
DANS LES LOGES.
IL VENAIT DE TERMINER SON
SHOW PAR
MA CHANSON
DREAM BABY DREAM.
J'AVAIS PLEURÉ.
IL M'A SERRÉ CONTRE LUI
ET M'A DIT :
SI ELVIS PRESLEY REVENAIT
SUR TERRE,
CE SERAIT TOI ».

—
ALAN VEGA

Christ en croix dans une boîte lumineuse multicolore, genre tableau de Lourdes : «C'est un cadeau de Liza, à Noël dernier». Elle sourit. A gauche, un paravent dissimule un coin sombre du petit salon. Derrière, il y a des étagères, des appareils, un matelas de lit est jeté par terre : «Mon studio» dit Alan Vega. A la limite, on pourrait ne plus parler. Il suffit de regarder l'appartement biscornu en duplex, la décoration dépareillée, le petit garçon qui joue en silence à l'ordinateur, Liza, la jolie femme brune pleine d'énergie, Alan Vega assis face à la fenêtre avec son bonnet enfoncé sur la tête, ses lunettes noires, sa veste en jean sans manche, son corps abîmé, et dehors, entre les immeubles de *Wall Street*, le morceau de ville à *South Ferry*, le débarcadère pour les bateaux qui font la navette entre Manhattan et Staten Island, éclairé par le soleil – il suffit de regarder cela, pour comprendre.

Alan Vega se lève en s'appuyant des deux bras. Il se dirige vers le coin sans lumière, derrière le paravent. On enjambe le matelas. Une sculpture est accrochée au mur. Il manipule un interrupteur pour l'allumer. Tout est de traviole. C'est un crucifix fait de deux bouts de bois, de fils, d'une photo et d'ampoules colorées. Cela ressemble, la lumière en plus,

aux crucifixions d'Otto Muehl réalisées en 1961 avec ce qui lui tombait sous la main. La galerie *Deitch Projects*, à Soho, a consacré en 2002 une exposition aux sculptures de Vega, qui était un artiste visuel à ses débuts. Il n'a jamais quitté le dessin ni la sculpture.

Sur le matelas, la couche, des journaux et des papiers sont répandus. On traverse l'appartement dans l'autre sens. A la porte palière, Alan Vega m'embrasse en me tapotant les joues : «Take care my friend, you're a good boy. Take care. Take care.»

PAR GUILLAUME LEINGRE

ALAN VEGA, *STATION*, 1 CD, SATURN STRIP LTD 2006.
MARTIN REV, *LES NYMPHES*, 1 CD, 2006 (EN IMPORT). WWW.MARTINREV.COM

IMAGES : ALAN VEGA ET MARTIN REV, NEW YORK, JUIN 2006.
PHOTOGRAPHIES : GUILLAUME LEINGRE.